

L'écrivain Philippe Sollers est mort

Écrivain prolifique – plus de quatre-vingts ouvrages – au succès précoce, ce provocateur s'est imposé comme une figure médiatique des lettres françaises. L'auteur de "Femmes" nous a quittés le 5 mai, à l'âge de 86 ans.



Philippe Sollers en 1996. MARC SOYEZ / ALAMO

Par Pierre Lepape

Télérama, Publié le 06 mai 2023 à 10h50 Mis à jour le 06 mai 2023 à 14h20

Le nom de Philippe Sollers a été étroitement lié à l'histoire de la vie littéraire française pendant près de soixante-dix ans. L'auteur de *Femmes* (1983), de *Portrait du joueur* (1984), du *Secret* (1993) en fut, comme il l'avait souhaité, l'une des figures les plus affirmées. Ayant mis, dans cette conquête, tout ce qu'il avait de talent, de connaissances, d'ambition, de travail et d'habileté. Il est mort le 5 mai, à l'âge de 86 ans.

Lorsque Philippe Joyaux est né à Talence, près de Bordeaux, en 1936, les grandes heures des affrontements intellectuels de l'entre-deux-guerres étaient déjà passées. La guerre, l'Occupation, la collaboration et la résistance allaient bientôt opérer des reclassements décisifs dans les mouvements et les chapelles qui se disputaient les suffrages des lecteurs et le pouvoir de l'opinion. Pourtant, quand ce fils de bonne famille « monte » à Paris en 1955, pour faire des études supérieures chez les jésuites et entrer à l'Essec, il délaisse vite les écoles et les amphithéâtres pour se mêler à ce milieu littéraire de la capitale dont les mouvements l'attirent. L'éditeur et écrivain Jean Cayrol, bordelais

lui aussi, et grand dénicheur de talents pour les éditions du Seuil, publie son premier texte dans sa revue *Écrire* en 1957 ; et dès l'année suivante Philippe Sollers — c'est le pseudonyme que Philippe Joyaux s'est choisi — connaît un grand succès avec un beau roman de jeune homme, tout en classicisme et en sensibilité, *Une curieuse solitude*. Un talent tout de suite béni des dieux : si les louanges de François Mauriac peuvent encore passer pour un signe de sympathie girondine, le parrainage d'Aragon est un gage incontestable d'enthousiasme littéraire.

“Recherches textuelles”

Le roman suivant, *Le Parc*, obtient le prix Médicis en 1961. Une carrière académique et sans histoires s'ouvre devant son auteur – mais Philippe Sollers s'en est déjà écarté. Avec un petit groupe d'écrivains de sa génération et de son milieu, parmi lesquels Jean-René Huguenin et Jean-Edern Hallier, il a fondé, en 1960, au Seuil, la revue *Tel quel*. Revue résolument apolitique, dont le titre emprunté à Paul Valéry indique clairement, en pleine guerre d'Algérie, la rupture avec la littérature engagée à la mode sartrienne. *Tel quel* se tiendra aussi à l'écart du Nouveau Roman.

La « théorie », dont on fera grand cas dans *Tel quel*, fonctionnera comme un agitateur de concepts particulièrement actif plutôt qu'un instrument de création littéraire. Mais elle permettra aussi de se livrer au grand jeu des manifestes, des rivalités de pouvoir et des exclusions, ces délices politiciennes héritées de la geste surréaliste. Jean-René Huguenin est éliminé dès le second numéro de la revue, Jean-Edern Hallier ne tardera pas à partir, d'autres arriveront puis repartiront. Philippe Sollers, lui, restera, inamovible – même lorsque la revue *Tel quel* disparaîtra en 1982, pour réapparaître l'année suivante sous un autre titre, *L'Infini*, et chez un autre éditeur, Gallimard. Comme Jean Paulhan au temps de la *NRF*, Sollers a su devenir un « patron ».

Son œuvre littéraire en a un peu souffert. Les livres qu'il publie à partir de *Drame*, en 1965, et jusqu'à *Femmes*, en 1983, appartiennent à ces « recherches textuelles » qui témoignent d'une fascination incontrôlée pour les sciences du langage. C'est aussi l'époque où la revue et son directeur se lancent dans les virages les plus abrupts des modes idéologiques, glissant du culte de Jakobson à celui de Marx, de la « *grammatologie* » de [Derrida](#) à la glorification de la révolution culturelle maoïste. On verra même Sollers et ses amis signer, dans le quotidien *Le Monde*, une tribune de soutien à Jiang Qing, la veuve de Mao, victime du révisionnisme de Deng Xiaoping.

Dévoreur de médias

Tout cela s'arrête brusquement en 1983. C'est l'année de la parution de *Femmes* – « *l'hymne à la liberté d'un Don Juan plongé dans l'enfer d'une société qui serait dominée par les femmes [...] une "hénaurme" machine de guerre contre la femme et l'idéologie féministe [...] un livre rusé, polémique, satirique, volontairement provocant* », analysait alors, dans *Le Monde*, la critique Jacqueline Piatier. *Femmes* inaugure un nouveau Sollers, qui constate la marée basse des idéologies et se tourne vers sa bibliothèque. Les grandes figures avec lesquelles il joue se nomment désormais Dostoïevski, Joyce, Sade, Rabelais.

De ses années expérimentales, l'écrivain a gagné une grande souplesse narrative, qui lui permet de multiplier les personnages, d'oser les digressions, les inclusions baroques, les confidences vraies et fausses. Il peut désormais écrire de tout, et il s'y livre avec un acharnement joyeux et des réussites inégales. Heureuses lorsqu'il évoque les Lumières du XVIII^e siècle, Voltaire, Casanova, Watteau ou Fragonard, dans des promenades érudites – rassemblées notamment dans *La Guerre du goût* (1994) et *Éloge de l'infini* (2001) – où le libertinage accompagne un sentiment tenace de l'omniprésence de

la mort. Moins heureuses quand l'écrivain se hâte de remplir sa tâche et aligne des monographies sur Picasso, Mozart, Cézanne ou Willy Ronis. Sollers était un dévoreur.

Il fut aussi, un temps, dévoreur de médias ; cela fait partie des obligations d'un écrivain d'influence et Philippe Sollers tint longtemps sa partie avec brio – au risque de voir ses livres en pâtir, disparaître derrière sa présence médiatique. Il aimait les micros, s'en servait bien, préparait avec soin les indispensables provocations qu'on retiendrait du débat – s'élevant en particulier contre tout ce qui relève de ce qu'on appelait alors le « politiquement correct ». Il lisait beaucoup, connaissait ses classiques et les citait à propos. Un sourire savait généralement tempérer ce que les paroles pouvaient avoir d'insolentes.

Sa connaissance experte de la boutique des lettres françaises, de ses lieux de pouvoir, de ses rapports de force, de ses jeux d'alliance et de sa savante diplomatie l'a tenu à l'écart des honneurs académiques. Sollers, le patron, a réservé une grande partie de son savoir-faire aux auteurs qu'il a édités. Au Seuil d'abord, où sa collection « Tel quel » a accueilli des textes de son ami Roland Barthes, de son épouse, l'essayiste et psychanalyste Julia Kristeva, mais aussi de Denis Roche, Jacques Derrida ou encore Gérard Genette. Chez Gallimard, ensuite, où Sollers devint membre du comité de lecture et éditeur de la collection « L'infini ». Parmi les nombreux auteurs qu'il y a publié, Jean-Jacques Schuhl, qui obtiendra en 2000 le Goncourt pour son roman *Ingrid Caven*, Yannick Haenel ou Frédéric Berthet – des livres très différents des siens, mais qui partagent avec eux un même goût pour l'aventure littéraire, une même passion de la liberté, un même culte de l'individu créateur.

Libertinage des idées

L'individualisme hautement revendiqué de Philippe Sollers (depuis la « *curieuse solitude* » de son premier livre), âprement défendu à travers les positions intellectuelles les plus diverses, a divisé durablement un milieu intellectuel désarçonné par ce libertinage des idées. Certains, comme Pierre Bourdieu, y ont vu un phénomène d'époque : « *Il est l'incarnation idéale typique de l'histoire individuelle et collective de toute une génération d'écrivains d'ambition, passés en trente ans de la déclamation maoïste à des positions de pouvoir dans la banque, les assurances, la politique ou le journalisme.* » Roland Barthes, auteur d'un joli petit livre sur *Sollers écrivain*, a proposé une autre interprétation à ce perpétuel mouvement de l'écriture et de la pensée : « *L'intelligentsia oppose une résistance très forte à l'Oscillation, alors qu'elle admet très bien l'Hésitation. Sollers veut empêcher l'image de prendre. La société ne se nourrit plus de croyances comme autrefois, mais d'images. Le scandale sollersien vient de ce que Sollers s'attaque à l'Image, semble vouloir empêcher à l'avance la formation et la stabilisation de toute image.* » L'écriture toujours vivante contre l'image mortellement stable et envahissante : peut-être était-ce le vrai combat de Philippe Sollers.

Pierre Lepape, *Télérama*



Philippe Sollers en 1979. Sophie Bassouls / ©Sophie Bassouls/Leemage